

**Inédit**

**Françoise Theillou**

### **Père et fils dans *Les Noyers de l'Altenburg***

L'Histoire, comme toujours chez Malraux, produit le déclic romanesque. *Les Noyers de l'Altenburg* naissent de la Seconde Guerre mondiale. Avant même sa déclaration, dès juin 1939, l'auteur écrit à son éditeur américain Robert Haas sa volonté « d'écrire un roman de caractère métaphysique sur cette guerre-ci<sup>1</sup> ». Il est cependant tout occupé à l'achèvement de *Sierra de Terruel* qu'il parvient à faire sortir en juillet mais, jugé révolutionnaire, le film, malgré son succès, sera interdit en septembre par la censure de Daladier. Il remise *La Psychologie de l'art* à laquelle il travaille en même temps et, en septembre toujours, encore tout imprégné de l'aventure espagnole, le ci-devant *Coronel* de 38 ans propose ses services au Ministère de l'Air qui décline son offre de service<sup>2</sup>. Outré d'essuyer un refus après avoir été, qui plus est, contraint par des ronds-de-cuir de remplir un formulaire, il entreprend des démarches pour s'engager dans une unité de chars. Il sera incorporé en avril 1940 comme dragon, c'est à dire comme simple soldat de deuxième classe au 41<sup>e</sup> dépôt de cavalerie motorisée de Provins. Un pied de nez à l'armée qui n'a pas voulu l'intégrer d'emblée dans « l'active », mais aussi un choix hautement significatif, comme nous l'allons voir.

D'une guerre l'autre, le nouveau conflit réactive en lui près d'un siècle de conflits armés avec l'Allemagne qu'exprime le roman à travers l'histoire réinventée de sa propre famille dunkerquoise, une saga virile qu'il dépayse pour la transférer en Alsace, province déchirée entre

---

<sup>1</sup> Lettre citée par Marius François Guyard, OC 2, note sur le texte n° 5, p. 1628.

<sup>2</sup> Est-il permis de rappeler ici que les hommes de l'Escadrille *España* prisaient le courage et le grand savoir de leur chef mais s'accordaient pour dire qu'« il ne pilotait pas et qu'il tirait mal ». Version franquiste plus globale, il est vrai, extraite d'un rapport du Chef de l'aviation gouvernementale espagnole rendu à la fin de la guerre et cité par Olivier Todd dans *André Malraux, Une vie*, p. 300-301 : « Après l'attitude et l'action de monsieur Malraux, il conviendrait de prendre trois mesures : le réduire à la discipline, l'expulser ou le fusiller ». (*Sic*).

deux pays, deux puissances, deux cultures, mais surtout pour permettre au père du narrateur, Vincent Berger, d'être le protagoniste, au sein de l'armée allemande, d'une aventure authentique qui hante l'écrivain. À l'horizon du livre à ses débuts, en effet, si l'on se réfère à un texte inédit de l'auteur<sup>3</sup>, le récit de l'utilisation des gaz par les Allemands en Pologne à Bolimòv, sur le front de la Vistule en juin 1915, et de « l'assaut de la pitié » qui s'ensuit, les Allemands, se portant au secours de leurs « ennemis » au spectacle de la toxicité de leurs armes chimiques. Bolimòv deviendra *Bolgako* dans le roman. « Cet épisode m'a obsédé avec une puissance de mythe, comme le récit inventé du don du cyanure dans *La Condition humaine*, comme le souvenir de la descente de la montagne par les aviateurs blessés dans *L'Espoir* », écrit-il. Et ceci encore un peu plus loin : « Je répète que j'ai écrit *Les Noyers de l'Altenburg* pour lui<sup>4</sup> ».

Cette extraordinaire histoire, à peu près inconnue ( « L'Histoire efface jusqu'à l'oubli des hommes », fait remarquer l'auteur dans *Lazare* où il la reprend), l'écrivain, à l'en croire, la tient de trois sources différentes : d'abord le récit qu'en firent à Pontigny<sup>5</sup>, avant 1930, deux intellectuels allemands, rappelé seulement dans *Le Miroir des limbes*<sup>6</sup>, ensuite le témoignage écrit d'un officier de renseignement allemand paru en version française en 1932<sup>7</sup> qu'il a abondamment annoté et dont il a emporté avec lui les éléments dès son encasernement, enfin le récit de l'événement que lui en a fait son père.

Le précieux texte de Wild, précis et méthodique mais disant l'horreur : « J'allais entrer en enfer », écrit-il, fournit à l'écrivain la matière et la trame de l'événement que l'auteur respecte pour l'essentiel, n'hésitant pas à en reprendre même certaines phrases. Il éprouve manifestement estime et reconnaissance pour le travail de Wild dont il ira même jusqu'à dire que *Bolgako* a été écrit *pour lui*<sup>8</sup>. Pour le chercheur, la métamorphose du récit d'un agent secret en épopée fantastique n'est pas l'un des moindres mérites de ce texte. Celui-ci pose problème

---

<sup>3</sup> Voir la note sur le texte n° 3 p. 1631 de l'éditeur des *Noyers de l'Altenburg* dans OC 2.

<sup>4</sup> « Lui » renvoie au « récit » deux lignes plus haut.

<sup>5</sup> Pontigny, pour rappel, est une ancienne abbaye cistercienne bourguignonne rachetée par Paul Desjardins en 1906 pour y organiser des rencontres annuelles à l'échelle de l'Europe qui se dérouleront de 1910 à 1939. Elle devint rapidement une institution intellectuelle médiatrice dans une époque traversée de conflits. Malraux y participa pour la première fois en 1928 et y fit sensation. Pontigny a inspiré l'Altenburg, chartreuse allemande au sommet du Mont Saint-Odile, un belvédère comme Malraux les aimait où, comme à Pontigny, on questionne l'humanisme. À propos de Malraux et l'Alsace nous renvoyons ici à l'article de Claude Pillet d'avril 2018, n° 202, sur le site malraux.org, *L'Alsace de Malraux*.

<sup>6</sup> *Le Miroir des limbes*, p. 13 et p. 787-788.

<sup>7</sup> Max Wild, *Mes souvenirs dans le service secret*, Payot 1932. Marius François Guyard produit le témoignage intégral du lieutenant allemand dans sa notice sur les scènes des *Noyers*, OC 2, p. 1623.

<sup>8</sup> Notes sur *Les Noyers de l'Altenburg*, OC 2, p.1629.

cependant. Il situe en effet en juin 1915 une bataille que les historiens situent le 31 janvier<sup>9</sup>. Lors de la bataille de Bolimòv en Pologne russe (entre Lodz et Varsovie) les Allemands firent bien usage des gaz pour la première fois sur le front russe... mais ce fut un fiasco, le froid et les vents contraires ayant affaibli leur impact au point que les Russes s'aperçurent à peine de leur présence et ne jugèrent pas utile d'en informer leurs alliés. Marius-François Guyard, l'éditeur du roman dans la Pléiade, rappelle l'implacable avancée des austro-allemands jusqu'à la fin de l'été qui les rendra successivement maîtres de la Pologne, la Lituanie et la Courlande et tient « l'attaque par les gaz du 12 juin 1915 à Bolimòv/*Bolgako* pour un épisode authentique – documenté par le témoignage de Wild – de leur longue offensive victorieuse<sup>10</sup>.

Le récit du père, Fernand Malraux, constitue un mystère dont nous ne saurons jamais rien, le point vraisemblablement originel mais aveugle d'un roman organisé autour de deux protagonistes, un père et son fils dont un narrateur raconte, en les alternant, les expériences héroïques de deux générations au cours de deux guerres successives. Fernand Malraux, c'est Shéhérazade, un merveilleux conteur que, malgré la séparation de ses parents en 1905, l'enfant a continué de voir, et surtout d'écouter, Berthe Lamy ayant toujours eu à cœur de maintenir les relations entre le fils et son père, malgré le remariage de celui-ci<sup>11</sup>. Mais voici la guerre. « L'employé de commerce », l'époux « à la profession indéterminée » des registres d'état civil, s'engage en 1917 dans une unité de tanks<sup>12</sup>. Il finira sa guerre comme il l'a commencée, sous-officier, sans aucune distinction militaire, mais lesté de forts récits dont il n'hésitera pas à se faire le héros. Dupe ou pas dupe ? La question n'a pas de sens pour l'érudit surdoué de 18 ans, déjà autonome, et en passe de devenir éditeur de poésie rare.

La vérité en effet n'est pas le vrai. Voir la phrase de *La Condition humaine* : « Ni vrai ni faux, vécu ». Père et fils, sur ce chapitre, sont de la même étoffe. Ce qu'il est convenu d'appeler la réalité n'est que « prétexte », « pré-texte ». « Voilà l'homme qui s'est toujours fichu de la vérité », écrit Régis Debray dans *Le Monde* la veille des obsèques de l'écrivain<sup>13</sup>. Le récit du

---

<sup>9</sup> La ville de Lodz a organisé en janvier 2015 une reconstitution de la bataille pour fêter le centième anniversaire de l'événement.

<sup>10</sup> OC 2, p.1623.

<sup>11</sup> Le divorce ne sera prononcé qu'en 1922. Fernand Malraux se remarie immédiatement avec Marie-Louise Godard, (mère de Roland et de Claude Malraux) dont il divorcera en 1927. Malraux et Clara (qui apprécie son beau-père, « un homme jovial avec trois idées par jour », dit-elle) iront le voir au printemps de 1922 à Orléans où il réside alors.

<sup>12</sup> Fernand Malraux était ardemment patriote. Clara Malraux que « son origine judéo-allemande » empêcha toujours de « digérer » (*sic*) la guerre trouvait que son beau-père « en parlait d'une façon puérilement manichéenne ». Clara Malraux *Le Bruit de nos pas*, Grasset 1992, p 261.

<sup>13</sup> Régis Debray, *Le Siècle ou sa légende ?* (*Le Monde*, 27 novembre 1976).

père Malraux, aède mythomane « un peu chaman<sup>14</sup> », à l'aune de l'enchantement, c'est déjà « de la littérature ». Le remploi des grandes scènes de fiction du roman passées à la première personne dans la suite de l'œuvre, démontre bien non pas l'ambivalence des catégories du réel et de l'imaginaire chez Malraux mais leur inextricable et essentielle interpénétration. Les toutes premières pages des *Noyers*<sup>15</sup> sont là-dessus exemplaires. Le narrateur dit « ne plus reconnaître son père », professeur estimé de ses étudiants de l'Université de Constantinople de retour de Turquie, « un tout autre homme », dit-il. Il a vieilli. Mais sous ses traits usés réapparaissent bientôt ceux de l'homme jeune, ceux de l'enfance et « des photos d'alors<sup>16</sup> », les moustaches en crocs comme les ailes rognées des frégates de la mer du nord et le bleu dur du regard qui s'adoucit devant son enfant en train de jouer. L'effraction tendre du souvenir brise un instant le pacte romanesque. Exit l'Alsace. Le père est rendu à ses origines nordiques maritimes, tout entier résumé dans l'oiseau totémique et métaphorique auquel l'assimile l'enfant<sup>17</sup>. A quoi il faut ajouter, à l'autre bout de sa vie, l'aura du suicide, une « spécialité familiale<sup>18</sup> », exécuté fermement, et n'inspirant que respect. Dans le roman, Vincent Berger revoit le visage de son père où « le suicide n'était marqué que par une poignante sincérité, par l'effacement des rides, par l'angoissante jeunesse de la mort...<sup>19</sup> ».

Lorsque Malraux s'engage comme tankiste à Provins, on peut imaginer qu'il « rejoue » l'aventure de son père. Dans la mythologie familiale, le char, une invention anglaise de 1916 utilisée pour la première fois dans la bataille de la Somme, est un engin à la fois monstrueux et fragile : qu'une chenille casse et c'en est fait de l'équipage. Mais, qu'enlisé dans une sape, son pilote parvienne, dans un dernier hoquet, à extraire la machine de la fosse, celui-ci devient alors « le meilleur de ce dont l'homme est capable », un héros moderne, et l'acteur surhumain du retour à la vie sous ses espèces les plus élémentaires, les fleurs des champs, des poules, des arrosoirs, des épingles accrochées à du linge qui sèche sur un fil.

---

<sup>14</sup> OC 2, p. 639.

<sup>15</sup> OC 2, p. 638.

<sup>16</sup> Voir la photo illustrant cette étude.

<sup>17</sup> « Tout ce que je découvrais de ma belle-famille m'était sympathique », écrira Clara Malraux. « Derrière eux il y avait la Flandre et Dunkerque, que je ne connaissais pas, que mon compagnon ne connaissait pas et dont nous rêvions l'un et l'autre, à cause du côté légendaire que leur donnait la tradition orale du groupe ». Clara Malraux, *Le Bruit de nos pas*, Grasset, 1992, p. 257.

<sup>18</sup> Rappelons que *Les Noyers* s'ouvrent sur le suicide du grand-père, (comme dans la vie réelle celui du « terre-neuvas, tonnelier et fâte-vin », selon Clara Malraux, de « l'armateur dunkerquois », selon Malraux). Dans les *Antimémoires*, l'écrivain évoque le suicide du vieux « viking » d'un coup de hache dans le crâne, comme il sculptait sa dernière proue. Dans la réalité, la ruine semble à l'origine du suicide et du grand-père et du père.

<sup>19</sup> OC 2, p. 665.

Dans la répartition romanesque des rôles entre le père et le fils, la scène de *La Fosse à chars* est attribuée au fils, comme le père réel s'en était prétendu le héros dans son récit. Il sera repris dans les *Antimémoires* à la première personne et longtemps tenu pour autobiographique.

Malraux découvre à Provins la vie de chambrée<sup>20</sup>. A presque 40 ans et vu les circonstances, son regard sur l'humanité n'est pas le même. Il consigne au vol, comme un sténographe, les propos de ses compagnons pour saisir l'homme dans son expression la plus élémentaire, la nature de « ceux qui vivent au jour le jour depuis des millénaires<sup>21</sup> » au rebours de l'intellectuel qui engage et organise sa vie autour d'une idée. « Tout cela est très supportable et même très humain. Très instructif aussi. L'intelligence telle que l'entendent les artistes est une bien petite chose à la surface de l'homme, mais ce qu'on trouve en dessous, quand il n'y a pas une grande passion collective ou individuelle, c'est quelque chose comme la préhistoire de l'être », écrit-il à Josette Clotis<sup>22</sup>. Ces éléments, répartis ensuite entre les deux récits de *La Fosse à chars* et de *Bolgako* deviendront la précieuse matière de la vie la plus humble et la plus innocente donnée en pâture à la monstruosité de la guerre. Curieuse expérience au demeurant que ce « stage » de tankiste à Provins. Dans la réalité, Malraux a découvert les chars en Espagne : « Il n'est pas un d'entre nous qui ne se soit imaginé entre quatre anti-chars croisés à l'instant où ils vont tirer sur lui », fait-il dire à Manuel dans *L'Espoir*. L'armée française a sévèrement rétrogradé le ci-devant « coronel ». L'apprenti-tankeur, comme il se dénomme lui-même, sera commis pour l'essentiel au graissage et au numérotage des machines, « des « chars hors d'état de nous porter hors du polygone d'entraînement », dira Malraux à Jean Lacouture<sup>23</sup>. « Ma guerre de 40 ? » ajoutera-t-il, Dérisoire... ». Le lecteur de *La Fosse*, cependant, ne peut pas ne pas être saisi par l'exactitude technique du récit et par la précision du développement de l'opération. Jean Grosjean, qui se donne le nom de « chariste », y détecte les leçons d'un

---

<sup>20</sup> Malraux n'a pas fait de service militaire. Convoqué en 1923 à la caserne de Neuendorf à Strasbourg, il parvient à se faire ajourner, arguant auprès d'un major compréhensif de rhumatisme articulaire aigu vécu dans l'enfance, une maladie cardiaque bien réelle justifiée par un certificat médical et d'« une maladie nerveuse ». Il a en réalité majoré le syndrome Gilles de La Tourette, à l'époque non encore identifié, dont il souffre, en se dopant la veille à la caféine. (On se souvient du récit pittoresque de Clara Malraux dans *Le Bruit de nos pas*, déjà cité, p. 267-268). Il sera réformé en 1929. L'écrivain n'a donc pas connu le brassage social dont cette obligation nationale était l'occasion. Voir à ce sujet la transposition romanesque, du fils au père cette fois : « Berger n'a jamais connu la chambrée. Mais malgré les casques à pointe recouverts de toile qui passent parfois dans les rais de jour, il entend la voix secrète des hommes, plus profonde que celle de la guerre ». OC 3, p. 795.

<sup>21</sup> OC 2, p. 629.

<sup>22</sup> Lettre du 17 avril 1940 citée par Suzanne Chantal dans *Le cœur battant*, Grasset, 1976, p. 163. A la caserne de Provins, Malraux a découvert « l'homme ». L'expérience de Provins anticipe le sentiment de vanité de la pensée qu'éprouve dans le roman le père, au sortir du colloque, devant « le bouleversant et banal mystère de la vie ». (OC 2, p. 693).

<sup>23</sup> Entretien avec Jean Lacouture, *Malraux, Une Vie dans le siècle*, Seuil, 2013, p. 221.

instructeur, vision corroborée par les dessins et les schémas de manuels militaires trouvés dans les dossiers des *Noyers*<sup>24</sup>. Selon les experts, la fosse en revanche est pure invention, vraisemblablement sortie de l'imagination du père. Aucun char français à leur connaissance en effet, ni en 1914, ni en 1940 n'a rencontré d'obstacle anti-char allemand de ce genre, à l'intérieur d'un dispositif militaire constamment mouvant et offensif<sup>25</sup>.

La vérité des faits nous eût privés de la sublime épiphanie de ce récit comme de celle de *Bolgako*, le sentiment édénique du retour à la vie la plus simple évoqué plus haut.

Une publication de la première version de ce récit est prévue pour *Life*, « une revue qui paie bien », dit Malraux à J. Clotis. La promesse d'un beau berceau pour leur enfant à naître. Malraux est alors à Collemiers, près de Sens où une dizaine de prisonniers sont censés faire la moisson<sup>26</sup>. *Les Noyers* avancent bien pendant cet été de la Saint-Martin au village où la discipline est lâche et le temps paresseux. « Pas de moïse à 1500 francs ni de Vera Borea avant d'avoir reçu le chèque de *Life*. J'écris *les Tanks*<sup>27</sup> ». Pierre-Gauthier naîtra le 6 novembre 1940. *Les Noyers* lui seront dédiés<sup>28</sup>. Comment ne pas lire aussi dans cette dédicace la transmission intrinsèque au roman ? Le retour à la vie de *La Fosse à chars* est écrit par un homme encore jeune, amoureux, et qui va bientôt être père.

L'épisode de *Bolgako* est donc assigné au père devenu alsacien, « faisabilité » et chronologie obligent. Rappelons, comme l'explique lui-même Malraux dans *Lazare* que l'Allemagne affectait volontiers l'Alsace au front russe, d'où le « dépaysement » de Vincent

---

<sup>24</sup> En réalité un camarade dont c'était le métier. *Ibidem*, p. 271.

<sup>25</sup> Voir la lettre du 20 novembre 1982 du Général Humblot, en réponse à cette question, citée par l'éditeur des *Noyers* dans la Pléiade, OC 2, p. 1615.

<sup>26</sup> Il décrit ainsi *Le groupe des dix*, provenant du Camp de Sens, dans une lettre du 6 août 1940 à Josette Clotis : « Depuis hier je ne suis plus au camp. Soit que les Allemands veuillent à tout prix achever la moisson, aider les cultivateurs ou embêter ceux de la France libre, soit qu'ils aient décidé de coller les prisonniers comme sorte d'impôts sur les villages, nous avons été mis presque tous à la disposition des cultivateurs. En somme, de soldat on devient prisonnier et de prisonnier valet de ferme. (...) Mais je suis arrivé à former une équipe d'intellectuels, professeurs, peintre, prêtres, qui sont restés groupés. Nous rendons au village des services d'autres natures...ce qui ici est presque facile, nous sommes à peu près dans la situation de prisonniers sur parole. (Le village a 280 habitants = 200 allemands + 10 prisonniers agricoles + moi. ». Signé : Maison des Dix à Collemiers par Gron, Yonne. Les prisonniers de Collemiers étaient, tous, logés dans la même maison à laquelle le village donnait le nom de « Maison des dix ». Parmi eux Jean Grosjean, le poète, alors prêtre et Albert Beuret, Maréchal des logis au Camp de Provins qui accompagna Malraux toute sa vie. Tous deux ont témoigné que lorsqu'il avait terminé une page des *Noyers de l'Altenburg*, il la lisait le soir à ses camarades et leur demandait leur avis. Il existe aujourd'hui à Collemiers une Place des Dix qui a été inaugurée en novembre 2014.

<sup>27</sup> Lettre de Malraux à Josette Clotis d'août 1941 citée par Suzanne Chantal, p. 223, *op. cit.*, *Vera Borea* était le nom d'une maison de couture où Josette Clotis avait repéré un ensemble. Le coûteux berceau pour l'enfant, et ce détail rappellent les goûts de luxe, frustrés par la guerre, de la compagne de Malraux.

<sup>28</sup> *Pour mon fils* Pierre-Gauthier.

Berger en Alsace pour lui permettre d'être le protagoniste de l'épisode, mais aussi sa relative indifférence dans le combat. Il le fait ensuite incarner le rôle de l'officier de renseignement Max Wild chargé de recevoir et d'accompagner sur le terrain et pendant l'opération le Professeur de chimie inventeur de l'hypérite, mi Faust, mi Professeur Tournesol. Dans les *Noyers*, le père a pris du galon (il est commandant) et aussi beaucoup d'envergure comme l'a montré son rôle dans le Colloque de l'Altenburg censé avoir eu lieu un an avant la bataille. Intellectuel nietzschéen, brillant orientaliste que sa réputation précède, il rentre du front oriental où il a demandé à être affecté et où il a conféré avec l'Etat-Major. Pourtant, il se veut déconnecté de toute identité sociale, « un peu professeur », « un peu explorateur », « vaguement journaliste », indifférent à un quelconque avancement », mais apprécié pour son « chamanisme », n'aimant de la guerre que la fraternité virile et l'expérience du courage. Un autoportrait de l'auteur, une projection romanesque du fils sur le père, d'André sur Fernand qu'il phagocyte. « Avec les premiers gaz de combat, Satan reparaît sur le monde », lit-on dans *Lazare*. Voilà le personnage dont l'artiste va faire à la fois un cavalier de l'Apocalypse deux fois démonté d'un cheval de hasard et un christophore.

Au début du récit, l'auteur adopte le plan de bataille décrit par Max Wild. Le théâtre des opérations se déroule dans une trouée entre deux versants forestiers. Au fond et un peu plus bas, les tranchées russes entre des lignes de sapins que les obus de l'artillerie allemande commencent par canonner. L'écrivain parlera ensuite de « bois ». Loin derrière, un village dont on aperçoit le clocher et des isbas. Au milieu une rivière bordée par une route, vraisemblablement un affluent de la Vistule. On aperçoit par les trous d'observation de la tranchée allemandes, des graminées « irisées de soleil » et des vagues d'ombelles blanches chahutées par le vent qui souffle en direction des lignes russes. Elles se détachent sur le fond vert du pré déjà un peu jauni par l'été, où l'on entend des grillons. L'ombre de la nuit campe encore sur le fleuve. L'écrivain déclenche l'horreur dans une vallée d'une telle sérénité « que les barbelés semblaient des clôtures de pâturage<sup>29</sup> ». Le dispositif militaire n'est pas sans rappeler la perspective heureuse qui s'offre à Vincent Berger après le colloque : une vallée entre deux versants boisés, le Rhin, la ville et le clocher de l'église sous l'immensité d'un ciel où glissent les oiseaux. Mais une fois le déclenchement des gaz opéré, les repères topographiques explosent. Au pré dévasté succèdent non pas les lignes de sapins qu'on attendait, de part et d'autre des lignes russes, mais « la forêt avec la poussée tragique de tous les arbres morts de la terre<sup>30</sup> », chênes, acacias, bouleaux, mélèzes, noyers, des espèces qui ne coexistent pas naturellement. Le texte bascule

---

<sup>29</sup> OC 2, p. 720.

<sup>30</sup> OC 2, p. 729.

alors à la fois dans le fantastique, « le psychanalytique » et la métaphysique. La littérature sur les horreurs de la guerre de 14 est fort abondante mais on y chercherait en vain comme ici une description de la nature suppliciée sous l'effet des gaz asphyxiants. De photographies, pas davantage. Les images des gazés dans leur lit d'hôpital, au Val de Grâce, par exemple, abondent mais l'effet de l'hypérite<sup>31</sup> sur leurs visages épuisés ne se lit pas. Des gazés rescapés de la Guerre de 14, on ne savait guère que le déficit respiratoire de leurs poumons atteints. Affaire d'époque, à la fois sur le plan technique, sur le rapport à « l'écosystème », sur le plan politique enfin. Innombrables sont les photos d'alors représentant les soldats équipés du masque à gaz salvateur, le fameux « groin ». Pour nous, modernes, il faudra attendre, dans les années 60, les photos de la végétation vietnamienne engluée et déliquescence pour nous faire une idée du désastre. Malraux dans *Lazare*, en 1972, n'y fait aucune allusion. L'intéresse seulement le mystère du Mal et la recherche de la « région cruciale de l'âme, où le Mal absolu s'oppose à la fraternité<sup>32</sup> ».

La longue description de la forêt en décomposition sous les espèces du gluant, du vaseux, du vomi, du pourri, de l'infect, du purulent, du blafard, associées à la rigidité squelettique, voire cadavérique<sup>33</sup> renvoie à la structure « saturnienne » de l'imaginaire malrucien. La puissante prison méphitique de Bolgako reprend ainsi parfois trait pour trait et mot pour mot la jungle cambodgienne puante et gangrenée de *La Voie royale*, un empire de la mort, décrite dix ans plus tôt<sup>34</sup>. En sorte que le voyage en enfer du père dans la forêt métaphorique de Bolgako est tout autant l'exploration de l'horrible fascination pour le Mal en soi, le mal métaphysique de l'âme du fils, Vincent Berger-Malraux. Sur le plan esthétique, nous autoriserait-on à voir dans la représentation de l'horreur un art expressionniste, proche de celui d'un Otto Dix, par exemple<sup>35</sup> ?

Tandis que la forêt de Bolgako succombe à son empoisonnement, Berger, vidé, parvenu à l'autre bout, retrouve « les fleurets » des graminées et « leurs constellations de folioles », les

---

<sup>31</sup> Ce nom donné au « gaz moutarde » renvoie à sa première utilisation par les Allemands à Ypres, le 22 avril 1915.

<sup>32</sup> OC 3, p.788.

<sup>33</sup> Les gaz, dans le roman, détruisent la vie sans altérer les formes, qu'il s'agisse des hommes ou de la végétation, d'où le fantastique morbide de cadavres « debout ».

<sup>34</sup> *La Voie Royale* paraît en 1930. Voir à ce sujet le chapitre I de la deuxième partie de *La Voie royale*, OC 1, p. 417 et suivantes.

<sup>35</sup> Otto Dix (1891-1969), peintre originaire de Dresde, engagé volontaire de la Guerre de 14, participa à de nombreuses campagnes, en Champagne, dans la Somme, et sur le front russe dont il rentrera vivant mais plusieurs fois blessé. Il participera également à la Seconde Guerre mondiale, sur le front occidental et sera fait prisonnier en Alsace. Les horreurs de la guerre devinrent ensuite l'un des thèmes essentiels de sa peinture, dont le fameux triptyque de la New-Masters Gallery de Dresde (voir illustration) peint entre 1929 et 1932, présenté une seule fois au public en 1938 puis interdit par le régime nazi, Dix étant jugé « artiste dégénéré ».



insectes, l'odeur des buis, les noyers séculaires « qui arrachent les forces de la nature pour les déployer en ramures » et leur leçon. Le mot « apocalypse » est prononcé à cet instant, dans son sens premier de « révélation » qui n'exclut pas son sens dérivé de « catastrophe ».

Lorsque paraîtront *les Noyers* en 1948, l'auteur reniera presque dans sa préface « l'appel au bonheur » qui bouleverse Vincent Berger, l'assimilant à une simple « réaction psychologique ». Quelque 25 ans plus tard, dans *Lazare*, il blâme sa jeune « outrecuidance » et, si c'était à refaire, « il l'aurait tiré de l'ambulance de Bolgako pour lui donner le temps de réfléchir<sup>36</sup> ». A rapprocher de la phrase de Joubert prêtée à Walter Berger dans le Colloque : « Le soir de la vie apporte avec lui sa lampe<sup>37</sup> ».

La défaite est passée par là, et les deuils, et la conscience toujours plus nette après la visite du vieux Gide à aux Camélias d'avoir manqué un roman qu'il qualifie lui-même bientôt de « navet »<sup>38</sup>.

Sans Fernand Malraux, pas de *Noyers de l'Altenburg* : « A quel point je retrouve mon père, depuis que certains instants de sa vie semblent préfigurer la mienne ! », écrit et s'écrie Malraux, le Narrateur blessé et captif du Camp de Chartres<sup>39</sup>. La coïncidence historique des événements impose au fils l'image obsédante de son père. Malraux, qui croit aux prémonitions, voit en lui une préfiguration de son propre destin et peut-être l'occasion de comprendre des expériences vécues par ce père et restées jusque- là intransmissibles. Le roman se présente donc comme une quête du père et, nous sommes dans un roman qui se veut métaphysique, une quête du sens. L'alibi des *Mémoires* inachevés de ce père « en quête de l'homme », comme Malraux à Provins, ne tient guère car c'est le fils qui tient la plume et qui raconte les événements comme s'il les avait vécus lui. Qu'il dise « mon père » ou « je » ne change rien, c'est toujours l'auteur qui parle, omniprésent, au Colloque, piégé dans le char ou sur le front russe. Berger fils n'a d'ailleurs pas de prénom. Chronos renversé, le fils a absorbé le père. L'enjeu initial, la

---

<sup>36</sup> OC 3, p.817.

<sup>37</sup> OC 2, p 659.

<sup>38</sup> Malraux, évadé en novembre 40 de Collemiers, s'était installé à Roquebrune-Cap-Martin en janvier 41 avec Josette Clotis et leur enfant. Il avait déjà écrit en partie *Bolgako* en captivité mais après le verdict très critique de Gide, en visite en août aux Camélias, Malraux s'enferme pour corriger : « Été 1941. Bourdonnement des machines à écrire. Josette et moi recopions les premiers jets des *Noyers*, qu'André coupe et remonte... », écrit Suzanne Chantal. Nouvelle version, Suzanne déchiffre, Josette frappe, elles relisent : « Sur le salon fleuri de glaïeuls roses, sur la terrasse où le baby-trott de Bimbo (nom donné à Pierre-Gauthier par Luigi, le maître d'hôtel italien de Malraux à La Souco) fait crisser le gravier, l'admirable prose fait passer le souffle mortel des gaz, en un cauchemar de fin du monde », note encore Suzanne Chantal. « L'atroce de ce récit m'a été une délivrance de la vie stagnante où je suis plongé », dira Malraux. (Cité p. 271 par Suzanne Chantal dans *Le Cœur battant*).

<sup>39</sup> OC 2, p. 629.

compréhension du père par la reviviscence, s'efface presque aussitôt, l'imaginaire prenant immédiatement le dessus. Quant à « la question de l'homme », qui irrigue le roman, elle est davantage un thème philosophique qu'un argument romanesque. Si bien que ce texte superbe apparaît plutôt comme une suite de récits sans vraie cohérence dont l'unité est seulement métaphysique. Le roman ne « fonctionne » pas, parce qu'il n'a pas d'intrigue. La faute à Fernand, peut-être, le magique conteur, dont les deux récits fascinants se détachent de l'appareil romanesque comme ils emportent le lecteur et ont, en leur temps, subjugué le fils.

Fils de trois femmes, Malraux a détesté son enfance<sup>40</sup>. Dans *La Voie royale*, Perken est élevé par son grand-père. « Il y eut à Dunkerque une souche prolifique et mâle de Malraux », plastronne-t-il dans les *Antimémoires*<sup>41</sup>. « Les hommes n'ont pas d'enfant », lit-on dans *Le Temps du mépris*. Il y a May dans *La Condition humaine*, et Valérie, mais elles jouent un rôle mineur. Sinon, des prostituées. Kyo n'a pas de mère, il n'a qu'un père, Gisors. Aucune figure maternelle dans les romans dont les mères des héros sont en général mortes. Une exception, la propre mère de l'écrivain dans *Le Temps du mépris*, mais sur son lit de mort, et dont il observe les lignes de la main qui s'effacent. Moncef Khémiri parle d'une « disqualification », d'une « forclusion de la mère<sup>42</sup> ». Ceci encore dans *L'Homme précaire et la littérature* : « Il y a des enfants sans état-civil, il n'y a pas d'enfant sans mère ». Comme s'il ne voulait pas avoir été conçu, seulement engendré. Faut-il rappeler son extrême réticence à accepter d'être père lui-même ?

Des *Conquérants* aux *Noyers de l'Altenburg*, en revanche, les relations père/fils, grand-père/fils et petit-fils apparaissent constamment privilégiées. *Les Noyers* dont elles constituent la structure en sont le plus tardif et le plus bel exemple. Foin des secrets, la fable seule, dans le roman comme dans la vie, les aura réunis. « L'aimais-je parce qu'il était mon père ? », s'interroge le fils dans *Les Noyers*<sup>43</sup>. « L'amour des parents pour les enfants est général, et l'amour filial presque rare. Mais, ayant un père, j'étais heureux- et parfois fier- que ce fût lui ».

Septembre 2020.

---

<sup>40</sup> « Condamné à grandir dans ce village (Bondy) tout noir l'hiver, dit-il, entre deux réverbères à gaz ». « Presque tous les écrivains que je connais aiment leur enfance, je déteste la mienne ». OC 3, p. 6.

<sup>41</sup> La fratrie des *Noyers* en porte témoignage.

<sup>42</sup> Citation de Florence Cousin Zamsky dans « Auto-création et re-naissance dans les romans d'André Malraux », *Dalhousie French studies*, vol. 71, Summer 2005, p. 75-83.

<sup>43</sup> OC 2, p. 659.



André et Fernand Malraux en 1915



Otto Dix, *La Guerre* (1929-1932). Galerie Neue Meister, Stadtmuseum, Dresde

Le peintre (1891-1969), représente ici une journée de la Première Guerre mondiale dont il fut un engagé volontaire. Il emprunte à Matthias Grünewald, dont il s'inspire, la forme médiévale de son célèbre triptyque. Sur le panneau de gauche, une armée sans visage monte au front dans le brouillard. Au centre, seul survivant, un soldat portant un masque à gaz, marche sur des cadavres éviscérés sur fond de ville en ruine. Parmi les victimes, deux bras tendus couverts de pustules, renvoient au Christ agonisant de Grünewald. À droite, au soir du combat, le peintre se met en scène sans uniforme et à visage découvert, en sauveur arrachant à l'enfer un camarade blessé. Dans la prédelle, des gisants sous un linceul rouge.

Cette œuvre appartenait, selon le Troisième Reich (1933-1945), à « l'art dégénéré ». Peintre abstrait, Dix était revenu à la figuration pour représenter les horreurs de la guerre. L'œuvre (de structure narrative) de ce maître de l'Expressionnisme et le récit apocalyptique de Malraux, souvent aux limites du fantastique, nous paraissent présenter d'évidentes parentés électives. (FT)